

Pierre Deméron : «Ce cynique, ce dandy, c'était Malraux», *Candide*, 26 septembre 1966, n° 283, p. 39-41.

Clara – qui a été sa femme pendant vingt ans – raconte les années folles d'un jeune homme ardent, sombre et génial qui disait : «J'aime à déplaire».

«S'il n'avait pas été cet homme-là, je n'aurais pas tenu le coup si longtemps. J'ai tout de même payé très cher le fait d'être sa compagne et de porter son nom : j'aimais beaucoup les miens, j'ai été rejetée par eux à la suite de notre équipée indochinoise qui m'a valu aussi de souffrir pendant 15 ans de paludisme; j'ai connu aussi les difficultés matérielles, et finalement je me suis retrouvée seule avec une petite fille fragile. Mais j'ai l'orgueil de vous dire que ça valait le coup».

Clara Malraux parle avec passion, avec humour aussi du héros du deuxième tome de ses mémoires intitulé *Nos vingt ans*¹, André Malraux. Car, bien qu'André Malraux lui ait dit un jour : «Mieux vaut être ma femme qu'un écrivain de deuxième ordre», Clara Malraux depuis 1947 n'est plus la femme de l'auteur de *La Condition humaine* et depuis 1945 ne cesse de publier.

Nos vingt ans c'est à la fois l'évocation des années vingt, des années folles, l'histoire d'un grand amour, la difficulté, pour une femme intelligente et sensible, de partager la vie d'un homme génial, un étonnant portrait d'André Malraux, jeune dandy, sombre, ardent et cynique qui proclame : «j'aime à déplaire» ou «je mens, mais mes mensonges deviennent des vérités». C'est aussi la promenade à travers l'Europe d'un jeune couple affamé d'idées et de frissons nouveaux qui voyage comme les héros de Paul Morand et vit comme les personnages de Cocteau au temps de l'art nègre, du dadaïsme et du surréalisme, une séduisante manière de vivre en allant «au bout de ses imaginations».

¹ Grasset.

C'est pour cela sans doute que *Nos vingt ans* sont dédiés «à ceux que nous avons été et aux beatniks d'aujourd'hui». La citation de René Char mise en exergue donne une juste idée du charme du livre, assez passionnant pour hisser Clara Malraux au premier rayon, s'il en était encore besoin.

On voit bien ce que certaines anecdotes qu'elle rapporte peuvent offrir à la malveillance et ce qu'elles peuvent avoir d'irritant pour le personnage officiel qu'est aujourd'hui André Malraux, ce que peut offrir à une ironie facile, le fait, par exemple, que notre ministre de la Culture n'a pas son bac, mais seulement son brevet supérieur. Clara Malraux n'esquive pas la question : «Je ne crois pas que ce livre puisse le gêner. A l'heure actuelle rien ne peut plus le gêner. Et j'ai tout de même attendu 20 ans pour écrire ce livre. Je ne pense pas avoir démerité de lui, en témoignant de ce que furent nos vingt ans. C'est en tout cas ce que j'ai souhaité. Si cela ne ressort pas de mon livre c'est qu'il est raté. Bien des faits que je rapporte d'ailleurs l'ont été en partie dans les quelques ouvrages² consacrés à la jeunesse d'André Malraux, mais une chose m'était particulièrement pénible : je n'y apparaissais jamais, j'avais l'impression qu'on me volait ma vie. Par exemple, c'est à peine si l'on disait que j'étais avec André Malraux en Indochine. Et la fameuse pétition pour réclamer l'indulgence du tribunal de Saïgon, elle a beau avoir été rédigée par moi, même si c'est André Breton qui tenait la plume, elle est appelée "la pétition de Gide et de Jaloux". Mais ce n'est évidemment pas pour cela que j'ai écrit ce livre. Il y a un moment où il faut savoir regarder ce qu'on a fait. Malraux a écrit "la mort transforme la vie en destin". Sans attendre la mort il y a un moment peut-être où la vie déjà est un destin. Et peut-être que ce moment-là vient plus vite pour les femmes que pour les hommes».

Il y a aussi le besoin nostalgique de revivre de merveilleux moments à jamais disparus. De se retrouver par exemple dans le train de Florence où deux jeunes gens s'embrassent longuement sous les tunnels, libres chacun vis-à-vis de l'autre, libres envers les autres, qui se moquent du voisin de compartiment, un ami du frère de Clara,

² Notamment, il y a deux ans dans : *La jeunesse littéraire d'André Malraux*, d'André Vandegans (J.-J. Pauvert, éditeur), dont la presse curieusement ne parla guère.

un jeune vieillard qui gémit «si ce n'est pas malheureux, une jeune fille de bonne famille».

Par pudeur, par prudence, on ne parle pas d'amour, on parle «d'amitié voluptueuse», une expression qui sent son époque.

Mais si intellectuels qu'ils soient les deux jeunes amants n'en sont pourtant pas moins romantiques.

Etendus près du cimetière de San Miniato al Monte, au pied du mur inachevé voulu par Michel-Ange, André dit à Clara : «Si vous deviez mourir je me tuerai». La jeune fille de bonne famille qui a l'habitude de peser ses mots répond, rigoureuse et honnête : «Maintenant, je suis sûre que je le ferai». Plutôt que de se tuer les deux amants télégraphient à Paris pour annoncer leurs fiançailles. Un peu par provocation. Clara soucieuse de garder cette merveilleuse liberté qui est leur bonheur tient à préciser : «Nous ne pouvons pas nous limiter l'un à l'autre, mariés ou non. Bien entendu, dans six mois, nous divorcerons. Pour rester plus longtemps ensemble ? je le croirais assez, mais ne faut-il pas d'abord convenir de notre liberté réciproque ?»

Et un peu honteuse la jeune fille d'Auteuil demande : «Est-ce que nous ne pourrions pas faire un truc en plus, enfin, quelque chose du style religieux, de n'importe quelle religion, vous savez, comme Laforgue qui, après son mariage, a passé dix minutes dans le fond d'une église avec sa femme ?...» André Malraux qui préfère Nostradamus et l'occultisme à l'Évangile répond avec désinvolture : «Entendu, mais alors nous ferons tous les endroits du culte : nous irons au temple, à la synagogue, à l'église, dans une mosquée, dans une pagode si nous en trouvons, chez les christian-scientists et chez les antoinistes.»

Pour l'instant les deux amants n'ont plus un sou, tout juste de quoi se payer cinq sandwiches dans l'Orient-Express. A la gare, la mère et la tante de Clara les attendent. La tante Jeanne que la chair intéresse demande à la jeune fille : «Est-ce que ça vaut la peine ?». La mère : «Est-ce que tu es heureuse ?».

Heureuse ? La jeune fille est sans doute trop intelligente et trop sensible, trop soucieuse d'elle-même aussi, pour l'être jamais tout à fait. Déjà elle se pose des questions. «Qu'est-ce que je représente pour lui ? Quelle enfance solitaire ma présence chasse-t-elle ? Quelles humiliations suis-je en train d'effacer ? Quel espoir, brusquement surgi en lui, met-il dans l'amour ?»

Elle se fait des reproches aussi : d'être si soumise au plaisir, de supporter la surprise de son compagnon devant son manque de sottise : «Au fond jusqu'à sa rencontre avec moi l'existence individuelle des femmes lui paraissait douteuse». Que savait-elle de lui d'ailleurs ? «Qu'il maniait admirablement les idées, qu'il était érudit en de multiples domaines, qu'il était courageux, parfois plein d'humour, susceptible souvent, que son aisance dans la discussion était exceptionnelle, qu'il n'était dépourvu ni de snobisme ni de quelque maladresse sociale. Je savais de quel recours lui était l'art, ce que contenait pour lui de possession du monde, l'œuvre écrite ou peinte, je soupçonnais que le désir l'habitait de tout mettre en jeu pour mieux sentir l'exaltation de l'instant, je connaissais la forme de sa peur de la mort». Elle s'étonne de quelques «embellissements pathétiques». «Mon instinct de sale môme de riche percevait vite certain bluff. Je n'avais pas besoin qu'on m'apprit que sa mère n'avait jamais habité le Claridge comme il me l'affirmait, ni que sa grand-mère, chez qui il avait vécu dès après le divorce de ses parents, tenait à Bondy un petit commerce d'épicerie.»

Mais il est si fascinant, si déroutant, si exigeant ! Un jour il lui dit : «Soyez le plus juive et le plus femme possible, c'est ainsi que vous m'intéressez». Une autre fois il lui confie : «Nous autres Français – il faut que je vous prévienne – vers 40 ans nous nous mettons à ressembler à nos pères». La confiance prend tout son sel aujourd'hui. «Son père, il ne me déplaît pas; ni ce que j'en devine; un rêveur qui se prend au sérieux parce que sa fantaisie s'exerce sur le réel. N'a-t-il pas inventé ce qui déjà fut vingt fois inventé : pneu increvable, lampe incassable, bouteille inversable dont la réalisation se heurte à des intérêts qu'il soupçonne à peine». Ayant toujours à la bouche «la douce France», par patriotisme délirant, il s'est d'abord opposé au mariage des deux jeunes gens à cause des attaches germaniques de la famille Goldschmidt. Mais dans l'adversité

il se montrera avec André Breton le plus sûr ami de Clara, abandonnée des siens qui voulaient même la faire interner !

On apprend au passage que Jacques Rivière qui dirige alors la N.R.F. ne goûte pas exagérément le brillant un peu agressif d'André Malraux et refuse ses écrits, prétextant qu'un jour, quand leur auteur aura à son actif des œuvres de poids, il regrettera d'avoir livré au public ce qui n'était que fantaisiste en conséquence.

Dans la grande fermentation d'idées des années 1920 où se complaît une génération sans dogmatisme le jeune Malraux se tient à l'écart de toutes les tentatives de systématisation; dadaïsme, surréalisme, marxisme, thomisme. Ce dandy fait son miel aux antipodes. Il lie amitié avec Marcel Arland, avec Georges Limbourg aussi bien qu'il préface la «Mademoiselle Monk» de Charles Maurras.

Un soir sur la place du Tertre il rencontre les peintres Utter et Valenton : «Alors Utrillo s'approche étrangement pareil aux déments que nous verrons plus tard en pays islamique, errants, vénérés et craints; il nous regarde de ses yeux qui ne sont que regards et, touchant presque de son index le veston de mon compagnon, bégaye "Peintre ou poète ?"». L'auteur de *Lune en papier* n'est ni l'un ni l'autre. Un amateur tout au plus car «l'amateur est supérieur à celui qui crée; l'homme qui sait comment il convient de jouir de la vie et des créations des autres hommes est l'artiste suprême» pense-t-il alors. En conséquence il touche à tout. Il imprime des érotiques, s'intéresse au cinéma, joue un temps avec bonheur en Bourse, mais la chance tourne : voici les deux jeunes époux ruinés. André Malraux qui chuchotait à l'oreille de sa jeune femme, au cinéma : «Notre fortune aujourd'hui a atteint tel chiffre», lui dit maintenant, à elle qui se sent solidaire mais qui tout de même s'inquiète : «Vous ne croyez tout de même pas que je vais travailler !».

«A la vérité nous sortions d'un rêve : deux ans d'irréalité merveilleuse, de réalité merveilleuse aussi, nous avaient donné ce que la vie, même à ceux qui nous valent, n'accorde à l'accoutumée qu'en un temps beaucoup plus long». En fait, c'était pour entrer dans un autre rêve. André Malraux pour redresser la situation a une idée séduisante : «Nous allons dans quelque petit temple du Cambodge, nous enlevons

quelques statues, nous les vendons en Amérique, ce qui nous permettra de vivre ensuite tranquilles pendant deux ou trois ans». Clara Malraux qui revendique fièrement la co-responsabilité de l'expédition la raconte en détail. C'est une odyssée héroï-comique, mais qui se termine mal, par les procès de Phnom-Penh et de Saïgon. Les autorités coloniales qui oppriment et volent féroce­ment l'indigène ne supportent pas que deux trop brillants esthètes parisiens prennent quelques statues dans un temple laissé à l'abandon et que la jungle aurait recouvert si «le crime» des Malraux n'avait pas attiré sur lui l'attention. Le procès qu'on leur fait est d'autant plus odieux que les résidences des hauts fonctionnaires sont toutes pleines de bouddhas qui n'ont pas été achetés chez des antiquaires et que les Cambodgiens eux-mêmes empruntent volontiers leurs pierres de foyer aux monuments les plus antiques : «Vraiment, comment aurait-il pu nous sembler grave de sauver quelques statues de ce qui, sans nous, avait bien des chances de n'être plus bientôt qu'un amas de pierres».

Après une tentative de suicide, une grève de la faim, Clara Malraux qui ne pèse plus que 36 kg réussit à se faire renvoyer en France où avec ardeur elle se met à mobiliser tout ce qui compte dans la république des Lettres au secours d'André Malraux. Marcel Arland, Edmond Jaloux, André Gide, Philippe Soupault, André Maurois, Jean Paulhan, François Mauriac entre autres affirment leur confiance «dans les égards que la justice a coutume de témoigner à tous ceux qui contribuent à augmenter le patrimoine intellectuel de leur pays» et se portent garants «de l'intelligence et de la réelle valeur littéraire de Malraux dont la jeunesse et l'œuvre déjà réalisée permettent de très grands espoirs». Les protestations des intellectuels en imposent aux juges indochinois aussi bien qu'à la presse qui traitait Malraux comme un vulgaire malfaiteur. Le 28 octobre la Cour d'appel de Saïgon condamne Malraux à un an de prison avec sursis. Cette affaire, à lui qui n'avait pas le sens du réel, lui montra la réalité de la mesquinerie, de la sottise et de l'oppression de l'administration coloniale. Il a fait la connaissance d'ailleurs à cette occasion d'un avocat progressiste, Monin, défenseur attiré des indigènes, qui se charge de lui expliquer «la colonie».

«On ne pouvait pas rester sur la défaite, une défaite infligée par des gens de trop mauvaise qualité pour qu'on puisse la supporter. Alors nous sommes retournés là-bas près d'un an pour y faire le premier journal révolutionnaire d'Indochine».

L'équipée indochinoise laisse les deux époux ruinés. Clara surtout est durement atteinte physiquement et moralement aussi : elle est toujours subjuguée, mais parfois elle songe : «son intelligence est presque du génie, mais est-ce qu'un peu de bon sens...». Il m'imposait d'être constamment à la hauteur de moi-même». C'est fatigant à la longue. Son malaise elle le décrira dans *Le livre de comptes*. «Tandis que vous vous affirmiez de plus en plus, je m'effaçais de plus en plus. Nous étions semblables aux petits bonhommes des baromètres suisses : un seul de nous deux pouvait être visible. Vous et moi trouvions naturel que ce fût vous».

On sent déjà que Clara Malraux ne trouvera pas cela toujours naturel. Et on devine un peu plus qu'un étonnement agacé quand, amaigrie et sanglotante, au cours d'une promenade dans les jardins de l'hôpital-prison de Saïgon, pour la consoler il lui dit : «Il ne faut pas désespérer, je finirai bien par être Gabriele d'Annunzio». On conçoit sans peine que la prescience du grand homme l'impressionne moins que son égotisme. Il faudra pourtant la guerre d'Espagne pour que les deux époux se séparent.

Il y a quelque chose de pathétique dans le besoin qu'a Clara Malraux tout au long de *Nos vingt ans* de rappeler qu'elle existe aussi et l'on comprend, à la fin, qu'elle n'a écrit son livre, fait de son passé, que pour s'en persuader : «Il ne me reste pour être sûre que je suis moi-même que le retour à moi, que de sentir ma continuité».

Et d'émouvant aussi dans le bilan lyrique de ce grand amour raté : «Nous avons été deux, nous entendant ou nous affrontant, mais de même qualité, à nous révolter des dons qui nous étaient accordés tout en en jouissant fougueusement. Et nous avons vingt ans, et notre vie n'était que découvertes, qu'échanges et gestes amoureux. Nous avons avancé jusqu'à l'extrême pointe du domaine qui fut nôtre, dans le vent d'une époque qui seule pouvait permettre que notre accord fût de cette richesse, l'un et l'autre conscients, exigeants, porteurs d'héritages différents, mais que nous pouvions nous communiquer».